

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Instruction Pour Les Jardins Fruitiers Et Potagers

Avec un Traité des Orangers, suivy de quelques Reflexions sur
l'Agriculture

La Quintinie, Jean

Amsterdam, 1692

Chapitre IX

[urn:nbn:de:bsz:31-333023](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-333023)

avoir d'eau qu'avec beaucoup de peine; la paresse faisant en cela violence à leur nature, porte toujours à beaucoup arroser, ou à leur mauvaise habitude; il est, dis-je, bien vray, qu'au premier de ces deux cas j'exhorte volontiers à ne faire que de mediocres arrosemens, étant certain qu'en telles occasions on en feroit pour l'ordinaire de trop grands; & au deuxième cas, j'exhorte à faire tout le contraire, c'est à dire d'arroser beaucoup, y ayant grand lieu de craindre, que n'ayant l'eau qu'avec assez de peine, on n'arroisât pas suffisamment. Je sçay bien que les Jardiniers sages n'auront que faire de tels ordres si opposez; mais enfin pour concilier ces deux avis, je me fixe à la regle cy-dessus prescrite supposé que les terres soient composées de ma façon, & ainsi arrosant regulierement deux fois la semaine en de certains temps, qui sont les temps chauds, les temps de la fleur, & de la grande pousse, & cela de maniere que parmy ces arrosemens il y en ait au moins toujours un mediocre entre-deux grands, & arrosant seulement une fois tous les huit ou dix jours dans les autres temps, on aura ses Arbres en tres-bon état, pour ce qui concerne les arrosemens; surquoy on pourroit dire, que les Orangers ont cela de commode, qu'à cet égard ils sont presque comme les hommes sages sur le fait de la boisson; car comme ceux-cy ne demandent ordinairement à boire qu'au besoin, c'est à dire quand ils sont alterez, si bien que de les faire boire, quand ils n'en ont pas de necessité, bien loin de leur faire plaisir, on ne fait que les incommoder; ainsi assez souvent les Orangers marquent ce semble eux-mêmes le temps qu'ils ont besoin d'être arrosés, en sorte que sûrement on leur fait tort, quand on les arrose mal à propos, au lieu que pour ainsi dire on leur fait plaisir, quand on les arrose dans le temps que leurs feuilles molasses & pliées donnent à connoître que le pied a cessé d'agir faute d'humidité. Mais ce qui est vray sur le fait de cette comparaison est, que le Jardinier sage & habile ne doit jamais attendre, que son Oranger soit réduit à luy donner un tel signal pour l'avertir de son devoir; aussi ne doit-il pas manquer à y répondre, si le signal n'est pas trompeur, ainsi que nous l'avons cy-devant expliqué. Mais comme il y a des arrosemens bons & salutaires, il y en a aussi de mauvais & de pernicieux, je m'en vais expliquer ce que je pense de ceux-cy, pour y apporter la moderation que j'estime convenable.

CHAPITRE IX.

Des inconveniens qui arrivent aux Orangers, tant par les trop grands arrosemens, que par le feu qu'on fait dans les serres.

IL ne m'a pas été difficile de remarquer que l'eau étant donnée avec trop d'abondance aux Orangers encaissés y fait d'ordinaire deux grands desordres; il est bien vray, qu'on ne s'aperçoit pas du mal au moment qu'il commence à se former, mais enfin la suite ne le fait que trop sentir, quand il n'y a plus moyen de l'empêcher.

Le premier desordres consiste en ce que ces grands & frequens arrosemens de l'Esté accoustument, pour ainsi dire, ces Arbres à une maniere de vie, qui quoy que peu propre pour eux, ne laisseroit pas cependant de les faire subsister, si elle pouvoit leur être continuée l'Hyver; la grande facilité qu'ils ont à s'accommoder de toute sorte de nourriture, leur produiroit cet avantage si singulier; mais comme on sçait bien que de tels arrosemens leur seroient mortels pendant le froid, on ne

manque pas de les leur retrancher, & ainsi pour éviter l'inconvenient de la mort, qui est en effet le plus grand de tous. on vient à tomber dans un autre, qui n'est pas sans de grands defagrémens; c'est à dire que presque tous les ans ces Orangers ont le malheur de se dépouiller: or on ne peut faire reflexion sur un changement si facheux, qu'on ne vienne en même-temps à conclure, qu'il provient sans doute de ce que les racines flut d'avoir eu pendant les sept mois de ferre la nourriture, qu'elles avoient accoutumé d'avoir les cinq mois precedens, ont entierement discontinué d'agir à leur ordinaire; & voilà pourquoy les feuilles se trouvant sans le secours d'une seve perpetuelle, dont elles avoient besoin, n'ont pû se maintenir dans le poste où la nature les avoit mises au moment de leur naissance; si bien que leur chute en est infailliblement survenuë, & pour lors ne connoissant pas suffisamment la cause de ce mal, on fait beaucoup de faux raisonnemens, pour s'en prendre à d'autres choses, qui peut-être n'y ont nullement contribué, suposé toujours que la ferre fust bien conditionnée.

En second lieu (& cecy est le plus important) comme la qualité des jets dépend entierement de la qualité des racines, & que les racines dépendent particulièrement de la qualité de la nourriture; il est indubitable, que quand celle-cy est mauvaise & peu solide, les racines nouvelles qui s'en font, ne peuvent être que foibles & petites, & par conséquent la seve qu'elles fabriquent, étant d'une miserable conititution, elle ne peut faire que des jets menus, courts, fluëts, & des feuilles petites, molasses, & souvent jaunes; de là vient que ces Orangers, qui faute de bonne nourriture pendant l'Ésté étoient déjà devenus infirmes, achevent, pour ainsi dire, de tomber en langueur, & en misere, quand le froid, qu'ils craignent sur toutes choses, vient les attaquer; le grand fond de la vigueur qui leur est naturelle, les aura fait resister long-temps à la mauvaise culture qu'on leur aura faite; mais enfin ce fond venant à s'épuiser à la longue, ils seront venus dans un état si languissant & si miserable, que pendant quelques années ensuite on aura grand peine à les rétablir, & que peut-être ils en mourront.

Nous avons dit ailleurs ce qu'il n'est pas hors de propos de repeter icy, que ce n'est pas de la substance materielle de la terre, que les racines composent la seve qui sert de nourriture à toutes les parties de l'Arbre, ce n'est purement que de l'eau, qui ayant passé au travers de la terre a pris une partie du sel, ou de la qualité, dont cette terre étoit revêtuë; de maniere que, si cette terre, dont sans doute le sel n'est pas infini, vient à être trop souvent lavée par de grands & frequens arrossemens, il arrive enfin, que par ce moyen elle perd tout ce qu'elle avoit de sel, & ainsi au bout d'un peu de temps les racines ne trouvant plus de sel dans l'eau qui humecte la terre, ou au moins n'y en trouvant que fort peu elles n'en peuvent faire de bonnes racines nouvelles, & par conséquent ny de bonne seve, ny de bonnes branches, ny de bonnes feuilles, ny de belles fleurs, &c. comme elles en font, quand elles se trouvent dans une terre qui est bonne, & mediocrement humide; d'où je conclus, & ce me semble avec assez de raison, que pour faire les arrossemens à propos il faut beaucoup plus de sagesse, qu'il n'en paroît dans la conduite ordinaire de la plupart des Jardiniers.

D'un autre côté par l'usage du feu, que la plupart d'entr'eux affectent de faire dans les serres, les Orangers, & Citronniers courent d'autres inconveniens, qui sont encore tres-pernicieux, une longue experience me l'a appris, & voicy un raisonnement qui m'y a confirmé; ce feu est ou grand, ou petit; s'il est petit, sa chaleur ne peut agir que sur ce qui est bien près de luy, & n'agit nullement sur ce qui en est éloigné, par exemple si on le met en bas, & en peu d'endroits, comme c'est l'ordinaire, il ne peut agir, ny sur les têtes un peu élevées, ny sur les côtéz, qui sont oposés, ou éloignez de ce feu, & si on le met en lieu élevé, il ne peut agir sur les branches basses; ainsi suposé, qu'il pût faire quelque bien, ce que je ne

croys

croy pas, toujours est-il vray, qu'étant petit il n'en fait que peu, & en peu d'endroits, & par conséquent son secours n'est pas considerable, ou plutôt il est inutile.

Que si d'un autre côté ce feu est grand, comme le propre de tel feu est de dessécher ce qui est humide, par tout où sa chaleur se peut étendre, il desséchera sans doute l'écorce des Arbres & des branches, & sur tout l'endroit où les feuilles tiennent, & par conséquent il retressira, & bouchera les canaux de la sève, qui doivent toujours demeurer humides, & ouverts pour servir de passage, & de conduite perpetuelle à la sève de ces Arbres, attendu que, comme j'ay dit cy-dessus, il est indispensablement necessaire, que sans aucune discontinuation il leur vienne de la sève, tant à la tige, & aux branches, qu'aux fruits, & aux feuilles, si bien que le desordre ne manque pas de leur arriver, dès que le secours discontinuë, la sève étant sans doute à cette forte d'Arbres, ce que l'eau est aux Poissons, ce que l'air est à tous les vivans terrestres, & même ce que les fondations sont aux Edifices, & ce que la main est aux poids, qu'elle tient suspendus en l'air.

En tout cas ce feu, comme disent les Philosophes, altere l'air, c'est à dire qu'il y cause un changement notable, car il fait à son égard la même chose, qu'il fait d'ordinaire à l'égard de l'eau; l'expérience nous apprend que, si l'eau qui vient de bouillir, se trouve bien-tôt après dans un lieu où elle cesse d'être échauffée, elle est, pour ainsi dire, bien plus sensible au froid, c'est à dire qu'elle est bien plutôt glacée qu'une autre, qui n'aura pas été près du feu, ainsi pour les impressions du froid, en ce qui regarde l'air, ce feu dans la serre fait, que l'air de cette serre est beaucoup plus susceptible de la gelée, qui l'environne de tous les côtés, que celuy qui n'aura senti nulle chaleur de cette nature; ces sortes de chaleurs causées par du charbon allumé, soit dans un poêle caché, soit dans des terrines, quoy qu'elles soient capables d'empêcher certains effets du froid à l'égard des animaux, qui n'en prennent qu'autant qu'ils sentent en avoir besoin; cependant elles ne l'empêchent pas assez à l'égard des Orangers: ces Arbres n'ont pas le don de connoître au vray le degré de chaleur étranger, qui peut leur convenir contre le froid des Hyvers, & dans la verité, pour pouvoir tirer avantage du feu artificiel en faveur de nos serres, il faudroit premierement, que nous connussions la juste mesure du besoin que ces Arbres en ont, soit pour être absolument défendus de l'ataque du froid, soit pour retrouver si bien la chaleur perdue, que dans la suite il ne leur en restât aucune infirmité; mais nous n'avons point cette connoissance: un Oranger qui a senti la gelée, perd infailliblement ses feuilles, & devient infirme pour long-temps; il faudroit en second lieu, que dans toute l'étendue de la serre cette chaleur fût toujours en même état, ce qui n'est point, & ne peut pas être; car elle ne peut jamais être, ny juste dans sa durée, ny, comme disent les Philosophes, être réglée dans son intensité; cela veut dire, que comme tout le monde l'éprouve assez, elle ne peut avoir une durée perpetuelle, & uniforme, & principalement pendant la nuit, qui est le temps que le froid agit le plus vivement, & que le Jardinier dort avec le plus de tranquillité; par conséquent un feu, qui dans le commencement que le charbon s'alume est mediocre, qui devient après fort grand, & enfin la matiere venant à être consumée diminuë notablement, ou finit tout-à-fait, un tel feu, dis-je, fait assurément un grand desordre dans cette serre, puisqu'il y gâte les branches voisines, qu'il y dessèche les feuilles, & que sur tout il altere l'air, qui fait icy tout le bien, & tout le mal, selon qu'il est bien ou mal conditionné.

J'estime donc, que les veritables remedes pour conserver les Orangers serrés contre le froid, qui leur est si funeste, sont, comme nous l'avons expliqué cy-dessus, une bonne exposition, des portes bien épaisses, & bien closes, des fenêtres bien fermées, avec de bons chassis doubles, & bien calfeutrez, & principalement de fort bonnes murailles, mais en cas que les serres, dont on se sert, n'ayent pas été bâties d'abord pour être ce qu'elles sont, comme il arriye assez ordinaire-

ment,

ment, car par exemple ce sont des lieux, qui auront servi ou de Sale, ou de Cellier, ou d'Escurie, &c. & à l'occasion de la curiosité, qui aura pris pour des Orangers, on se fera resolu de les faire servir pour un temps d'Orangerie; en tel cas, dis-je, le plus sûr est de faire bâtir, soit en dedans, soit en dehors, (selon que les lieux le permettront) quelque contre-mur d'un bon pied d'épais, & cela de la hauteur, & longueur de toutes les murailles suspectes; ce contre-mur doit être de maçonnerie bien faite, ou même dans un besoin on le peut faire de fumier grand & sec, & bien batu l'un sur l'autre; en sorte que pour le tenir toujours en état, & empêcher qu'il ne tombe, on ait soin de planter en terre environ de quatre en quatre pieds de grosses perches, ou des chevrons, tout joignant ce contre-mur de fumier sec.

Ces fumiers en dedans ne sont pas sans doute agreables, ny à la vuë, ny à l'odorat, & même ils menacent de servir de retraite aux Rats, & aux Souris, qui sont capables de ronger l'écorce, ou les racines de nos Arbres; mais outre qu'on a beaucoup de moyens, & de facilité de détruire une bonne partie de ces animaux; ils ne sont pas à beaucoup près si funestes, & si pernicieux aux Arbres serrez que les gelées, contre lesquelles tels contre-murs de fumiers sont employez, en attendant qu'on fasse une bonne serre; & cecy doit pareillement servir de réponse à l'objection faite en faveur de la veüe & de l'odorat; je souhaite extrêmement, qu'on n'en vienne point à une telle extremité, & qu'on ait toujours commencé à bâtir exprés une bonne serre.

Que si outre toutes ces precautions on s'aperçoit de quelque glace dans la serre, & cela par le moyen de quelque linge mouillé, ou de petits vases pleins d'un peu d'eau, lesquels pendant l'Hyver il est necessaire de mettre dans cette serre en differens endroits, & sur tout auprès des portes & des fenêtres, & sur le bord des Caisses, afin d'observer, si le froid, contre lequel on doit icy être toujours en garde, & en inquietude, aura été capable d'y penetrer; en ce cas-là un remede infailible pour avoir une chaleur douce, uniforme, & qui dure autant qu'on le peut souhaiter, c'est d'y alumer des flambeaux, ou des lampes, de la durée desquels on soit assuré, & les mettre ainsi alumés, soit dans l'entre-deux des chassis oposés aux fenêtres, si c'est par là que le froid a penetré, soit auprès des portes, soit dans toute l'étendue de la serre, prenant si bien ses mesures, que la flamme ne touche point aux Arbres, & qu'il n'arrive point de cessation d'une telle chaleur, comme on le peut aisément faire; l'experience d'une bougie alumée dans un Carrosse bien fermé, ou de plusieurs dans une chambre pareillement bien close, servira pour confirmer cet expedient, comme elles m'ont servi pour me le faire imaginer.

CHAPITRE X.

De ce qui est à faire à la tête des Orangers, tant pour rétablir ceux qui ont été long-temps negligez, ou mal conduits, ou même gâtez, soit par le froid, soit par l'humidité, soit par la grêle, que pour parvenir à avoir des Orangers, qui soient en tout temps beaux & agreables dans leur figure, & qui soient toujours bien sains, & bien vigoureux.

Pour satisfaire à l'importance, & à l'étendue de ce Chapitre, j'estime qu'il faut icy d'abord proposer l'idée que je me suis faite de la beauté d'un Oranger soit grand, soit petit, soit mediocre; car il en est de beaux des uns, & des autres, aussi-